

LE VOYAGE EN PYJAMA

Un film de Pascal Thomas



Numéro 7 & les Films Français
présentent

LE VOYAGE EN PYJAMA

Un film de Pascal Thomas

Durée : 1h29

AU CINÉMA LE 17 JANVIER

DISTRIBUTION

STUDIOCANAL
Sophie Fracchia
Tél. : 06 24 49 28 13
sophie.fracchia@studiocanal.com

Matériel presse et publicitaire disponible sur
<https://screeningroom.studiocanal.com/espace-pro>

PRESSE

Laurent Renard
Tél. : 06 19 91 13 58
01 40 22 64 64
laurent@presselaurentrenard.com

Synopsis

Victor, la quarantaine, professeur de lettres en vacances et prévisionniste amateur à Météo-France, est un feu-follet, un dilettante sympathique, qui se laisse vivre au gré du vent, aux côtés de sa compagne, Anne, qui commence à s'en fatiguer. Dans ce road-movie en forme de chronique sentimentale à la fois burlesque et mélancolique, il va faire le tour des lieux de son passé. Il retrouvera « ce que sont devenus » ses amies et amis. Il croisera surtout ses anciennes compagnes. Toutes semblent le regretter mais toutes ont aussi quelque chose à lui reprocher : peut-être parce qu'elles ont trop aimé cet être si aimable, ce rêveur insouciant, imprévisible, mais surtout insaisissable... Allez savoir.



interview

Pascal Thomas

COMMENT EST NÉ CE FILM ?

Après LES ZOZOS, avec Roland Duval, qui fut mon professeur de français à Montargis et à qui j'ai dédié ce VOYAGE EN PYJAMA, nous avons pensé à un film à sketches. Nous voulions faire une sorte de catalogue de nos entreprises de séduction depuis l'adolescence, lesquelles étaient, bien sûr, le plus souvent sans suite, et parfois cocasses, étant donné nos bourdes de séducteurs et nos maladresses dans ces moments-là. Nous en avons rédigé plusieurs versions, mais au fil du temps, nous étant rendus compte du manque d'intérêt du public français pour les films à sketches —à l'inverse du public italien—, nous nous sommes orientés vers une comédie qui, selon Paul Léautaud, contient aussi toutes les tragédies, petites ou grandes. Avec la volonté de prendre des acteurs qui, comme Scapin, dès son entrée en scène, incarnait la drôlerie... J'ai tourné d'autres films. J'ai fini par reprendre ce projet avec Nathalie Lafaurie qui m'avait conseillé sur l'ensemble de mes films et avait monté la plupart d'entre eux. LE VOYAGE EN PYJAMA est maintenant l'histoire d'un professeur de lettres plutôt fantasque qui, profitant d'un congé sabbatique, décide de faire une promenade dans son passé amoureux, pour revoir celles qui ont bien voulu de lui.

POURQUOI EN PYJAMA ?

Comme souvent dans la vie, tout commence par le hasard... Au petit matin, ce professeur est sorti de son lit par sa femme, pour qu'il l'accompagne à l'aéroport. N'ayant pas le temps de s'habiller, il enfile un imperméable sur son pyjama. Au bar de l'aéroport, il s'aperçoit que son épouse s'est envolée avec les clefs de la voiture et de la maison. Une rencontre, faite dans ce bar, va l'entraîner à effectuer une promenade dans cette région qu'il a parcourue dans sa jeunesse pour revoir ses anciennes petites amies. Une façon pour lui de redessiner sa « carte du Tendre ».

VOUS AURIEZ PU CHOISIR DE FAIRE PORTER À VOTRE HÉROS AUTRE CHOSE QU'UN PYJAMA, UN JOGGING PAR EXEMPLE...

« *Jogging* » est un mot qui n'est pas dans mon vocabulaire ! (Rires) D'ailleurs, contrairement au pyjama, je n'en ai jamais porté.



CE TITRE, *LE VOYAGE EN PYJAMA*, ANNONCE-T-IL LA FANTAISIE DE VOTRE FILM ?

J'espère. Il était nécessaire que Paul-Émile, dit Victor, n'ait pas l'apparence flatteuse d'un séducteur sûr de lui et content de l'être. Même si un pyjama peut être seyant, comme celui de Gary Cooper dans *LA HUITIÈME FEMME DE BARBE-BLEUE*. Cela dépend beaucoup de qui le porte. Et puis j'aime bien les pyjamas : pas tant pour leur confort que parce qu'ils sont depuis longtemps passés de mode et que cela m'enchanté. Je ne suis peut-être pas dans le vent : j'aime ce qui est un peu désuet, un peu suranné.

MAIS, EN MÊME TEMPS, VOUS AVEZ LE SENS DES TITRES QUI INTRIGUENT ET AMUSENT : *LES ZOZOS, PLEURE PAS LA BOUCHE PLEINE, LE CHAUD LAPIN, LA DILETTANTE, MON PETIT DOIGT M'A DIT* ETC.

Certains viennent spontanément. Pour d'autres, c'est plus laborieux. *PLEURE PAS LA BOUCHE PLEINE* devait s'intituler : Promenade champêtre avec une jeune fille de bonne famille dont les rougeurs délicates trahissent légèrement l'émotion profond. Claude Berri, le producteur du film m'a fait remarquer que ce titre était trop long — il n'avait peut-être pas tort ! (rires) — et il m'a alors proposé une réplique du film dite avec l'accent par Jean Carmet : « On pleure pas la bouche pleine ». Une expression de mon Poitou natal.



REVENONS-EN AU VOYAGE... EST-CE VOUS, UN PEU, BEAUCOUP, LE PERSONNAGE DE PAUL-ÉMILE, DIT VICTOR ?

Victor tient peut-être de moi son côté contemplatif. C'est un type qui n'est pas agressif. Il s'exprime avec courtoisie et fait ses demandes avec retenue. S'il est viré, il ne proteste pas : il s'en va. Il me ressemble en ce sens qu'il est, comme je le suis, quelqu'un de paisible, qui aime la lumière, fuit la noirceur et déteste la violence. J'en ai d'ailleurs une telle horreur que je suis incapable de la mettre en scène. Sur la vingtaine de films que j'ai tournés, il doit y avoir, en tout, trois séquences un peu « rudes », dont une bagarre entre gamins dans une cour d'école.

VOUS FAITES PRENDRE À VICTOR PLUSIEURS MOYENS DE TRANSPORT ? EST-CE POUR VARIER LES RYTHMES DE VOTRE FILM ?

La richesse d'un film, c'est sa variété, dans toutes ses composantes : dialogues, personnages, lieux où il se déroule, musiques, etc. Dans un scénario, ce qui compte avant tout pour moi, c'est d'éviter la monotonie et de créer des contrastes. J'ai toujours à l'esprit cette phrase : « l'ennui naquit un jour de l'uniformité »; et puis cet adage : « ne pas s'ennuyer, ne pas ennuyer ». Quand je fais mes distributions, je veille toujours à ce que les comédiens ne se ressemblent pas. Et pas seulement par le visage et le comportement. Je n'aime pas les films dans lesquels le phrasé et les timbres de voix des personnages semblent sortir du même moule, car quand ils sont off, hors cadre, on ne sait plus qui est qui, ni qui parle. Ne pas pouvoir identifier immédiatement quelqu'un qui n'est plus à l'écran est exaspérant. Pour en revenir à VOYAGE... si Victor n'avait roulé qu'à bicyclette, les spectateurs se seraient peut-être lassés.

COMME LA GRANDE MAJORITÉ DE VOS FILMS, VOYAGE EN PYJAMA FOURMILLE DE PERSONNAGES...

C'est un goût qui vient de mon enfance. Quand mon père est mort, ma mère s'est retrouvée seule pour nous élever, ma sœur, mon frère et moi. Elle n'avait pas le sou. Ce n'était pas facile pour elle, d'autant que j'étais un enfant turbulent : je ne loupais aucune bêtise. Une anémie tuberculeuse m'a conduit pendant un an en préventorium. C'est peut-être là que j'ai découvert et apprécié le « groupe ». Quand je suis rentré à la maison, j'étais toujours aussi infernal. Ma mère a dû se résoudre à me mettre en pension au lycée de Fontainebleau, cadre heureux et très animé de mon premier film, LES ZOZOS.

Dans la cour de récréation, j'étais de ceux qui avaient une petite autorité. Je racontais des histoires. Peut-être que pour l'orphelin que j'étais, c'était une façon de ne pas me sentir seul. J'ai pris goût, disons, aux grandes « assemblées » (rires). De plus, comme les Anglais le précisent, « Last but not least ». J'en retrouvais d'autres, l'été, en colonie de vacances où ma mère était comptable. Ce goût du « nombre » ne m'a plus jamais quitté.

Donc, depuis que je fais du cinéma, j'aime mettre du monde à l'écran. Ça offre une liberté folle pour écrire une histoire : on peut passer d'un caractère à l'autre, entrecroiser les histoires, les faire rebondir et créer ainsi constamment la surprise. J'ai commencé dès LES ZOZOS, qui débutait dans une cour d'école remplie d'élèves. Après, j'ai pris le pli des « familles nombreuses ». En tant que spectateur aussi, j'adore les films riches en personnages. Bien sûr, je fais des exceptions, comme, par exemple, pour les deux sublimes versions de ELLE ET LUI de Leo McCarey.

COMME SOUVENT DANS VOS FILMS, LES FEMMES OCCUPENT ICI UNE PLACE PRÉPONDÉRANTE...

Je préfère leur compagnie à celle des hommes, et depuis toujours. Est-ce parce que j'ai été élevé très tôt par des femmes, ma mère et mes tantes ? Quoiqu'il en soit, les femmes m'ont toujours paru plus intéressantes que les hommes, plus riches, plus variées, plus singulières, plus résistantes et plus fines mouches. Elles ont aussi plus de courage, elles accouchent, elles élèvent les enfants... Ce ne doit pas être un hasard si parmi les plus beaux mots de la langue française, ou les plus importants, nombre d'entre eux, comme la naissance, la vie, la mort... sont féminins... sans oublier l'éternité.

FILLES COMME GARÇONS, VOUS FILMEZ VOS ACTEURS AVEC AMOUR. ON LES SENT EN GRANDE LIBERTÉ DEVANT VOTRE CAMÉRA. LES DIRIGEZ-VOUS VRAIMENT ?

Je les regarde jouer, surtout, car je pense qu'ils comptent pour beaucoup dans l'enrichissement des scènes. Quand, parfois, j'arrive sur le tournage sans la moindre idée de ce que je vais faire, je discute avec eux et souvent, tout s'éclaire. De toutes les façons, je ne suis pas pour la sacralisation des scénarios et des dialogues. Ils ne sont que de l'écrit, et donc modifiables. L'écrit au cinéma, c'est la rêverie, tout reste à faire jusqu'au tournage et même pendant on se doit d'affiner les scènes et de les enrichir. Dans ces petites opérations, les acteurs ont leur mot à dire.



DANS CE FILM, ON RETROUVE DES « HABITUÉS » DE VOS DISTRIBUTIONS : BARBARA SCHULTZ, HIPPOLYTE GIRARDOT, PIERRE ARDITI, LOUIS-DO DE LENCQUESAING...

On maravaude souvent beaucoup dans mes films, mais, en réalité, dans la mesure du possible, je suis un réalisateur fidèle. Barbara Schulz, par exemple, qui joue ici la femme (infidèle) de Victor a commencé avec moi. C'était pour une publicité. On ne s'est plus perdus de vue.

POUR INTERPRÉTER VOTRE PAUL-EMILE DIT VICTOR, VOTRE VOYAGEUR EN PYJAMA, VOUS AVEZ CHOISI ALEXANDRE LAFaurie, QUI N'EST PAS UN COMÉDIEN PROFESSIONNEL...

Pour Victor, je voulais quelqu'un de beau, de séduisant, d'élégant et de sensible. Ce qu'est Alexandre Lafaurie. Il avait déjà joué des petits rôles dans plusieurs de mes films. À chaque fois, il avait été d'une grande justesse, et avait rendu heureux tous ses partenaires. Il a de nouveau fait l'unanimité dans l'équipe. De plus, Alexandre possède quelque chose qui est en train de disparaître dramatiquement au cinéma chez les acteurs : un très beau timbre de voix et un phrasé que tout le monde peut comprendre, même lorsqu'il parle à voix basse.



MIS À PART DES CŒURS, DONT ON PEUT DEVINER QUE CERTAINS, PAR MOMENTS, BATENT LA CHAMADE, ON EST LOIN, DANS VOTRE NOUVEAU FILM, DE TOUTE AGITATION. IL EST UNE BALADE TOUR À TOUR, POÉTIQUE, DROLATIQUE, RÊVEUSE, BURLESQUE, ABSURDE... À TRAVERS LE PASSÉ D'UN HOMME, AVEC, EN TOILE DE FOND, ET COMME SOUVENT CHEZ VOUS, LA CAMPAGNE FRANÇAISE...

J'adore la campagne française, pour son calme, sa beauté et ses chemins de traverse, celle que louait déjà Gaston Roupnel dans *Histoire de la campagne française*. Je l'ai célébrée et filmée dès mes débuts, ce qui m'a démarqué du cinéma parisien. Presque toutes mes comédies ont été tournées dans le Poitou où je suis né. Comme mes films ont beaucoup circulé à l'étranger, je trouve amusant de penser que ce petit coin de France, si préservé, est désormais connu dans le monde entier.

Grâce à Éric Langlois, mon producteur sur ce film, nous sommes allés dans la Sarthe où il vit et travaille. Nous avons été soutenus par la Région des Pays de la Loire. Non seulement la campagne de ce département est, elle aussi, splendide, mais ses habitants sont très accueillants. Ils nous ont permis de filmer, sans retouche, dans leurs maisons meublées avec grand goût.

ON A BEAUCOUP DIT DE VOUS QUE VOUS ÊTES LE « CINÉASTE DU BONHEUR ». CETTE DÉFINITION VOUS CONVIENT-ELLE TOUJOURS ?

Que mes personnages l'évoquent, ouvertement ou pas, le bonheur, souterrain ou éclatant, semble être le véritable héros de mes films. Peut-être parce que, comme Balzac — et la comparaison s'arrête là ! (rires) — j'appartiens à ce parti d'opposition qui s'appelle la vie ! Aujourd'hui encore, LE VOYAGE EN PYJAMA n'est rien d'autre qu'un récit dont le seul objectif est de procurer du bonheur. Nous l'avons écrit sur un ton résolument ludique, sans aucune concession à la pensée ambiante, si désespérément sérieuse, et aujourd'hui, si dramatique. Nous ne nous sommes refusés aucune cocasserie de situation ou de dialogue, ni même des scènes à caractère vaudevillesque. Nous avons procédé comme on le fait dans la vie : on a laissé les tristesses de côté et on a essayé de ne mettre en avant que des moments joyeux. Si certains le sont moins, c'est que la mélancolie, profitant de notre inadvertance, a quand même réussi se faufiler.

Mais ce n'est pas grave. Bien qu'étant porté, ici et là, par la petite musique des désenchantements, il me semble que, dans l'ensemble, LE VOYAGE EN PYJAMA exhale plus le goût de vivre que la jérémiaide, la pleurnicherie, la morosité et la tristesse, et qu'il exalte plus le rire, la beauté des corps et la splendeur de la campagne française qu'il ne reflète la grisaille et l'individualisme de notre époque. Je suis sans doute resté un incorrigible dilettante (rires).

« DILETTANTE », VRAIMENT ?

Quel autre mot pour définir un amateur invétéré, qui fuit les dogmes comme la peste — et aussi tout ce qui est préfabriqué — et qui, quoiqu'il lui arrive, continue de célébrer, avec liberté, la légèreté, la fantaisie, la gourmandise et une certaine... sensualité ?

À PROPOS DE VOYAGE... VOUS AVEZ DIT À PLUSIEURS REPRISES QU'IL A ÉTÉ, POUR VOUS, COMME UN FILM DE DÉBUTANT. UNE PETITE EXPLICATION ?

Je l'ai dit par rapport au budget. Celui dont je disposais était à peu près celui qu'on donne d'habitude aux débutants ! Pour faire ce film, on a dû jouer à la « grande débrouille ». J'y ai retrouvé avec plaisir une certaine (ou incertaine) jeunesse ! (rires).

MAINTENANT QU'IL EST FINI, COMMENT LE DÉFINIRIEZ-VOUS ?

Je n'ai jamais réussi à définir mes films. Je les fais pour tout le monde, en toute liberté, en toute insouciance et en toute drôlerie. L'enfant chahuteur qui aimait faire rire, est devenu un farceur. J'aime regarder les visages des gens qui sortent des projections de mes films. S'ils paraissent heureux, détendus et souriants, alors je me dis que j'ai dû réussir !



UNE DERNIÈRE QUESTION : LA CINÉMATHÈQUE VOUS A CONSACRÉ RÉCEMMENT UNE RÉTROSPECTIVE. COMMENT AVEZ-VOUS REÇU CET ÉVÈNEMENT ? COMME UN PLAISIR ? COMME UNE SORTE DE CONSÉCRATION ?

Comme un plaisir, bien sûr. « Le « plaisir » est ce qu'il y a de plus important, non? » dit la librairie du Voyage à Victor qui lui répond : « tu prêches un convaincu ». Si on cherche de l'autobiographie dans mes films, en voilà un aspect.

Je dois vous avouer que j'ai été très heureux de cet hommage. Cette rétrospective m'a permis de revoir certains de mes films sur grand écran, selon moi la meilleure façon de voir le cinéma. Est-ce, encore une fois, désuet ? (rires).



Pascal Thomas ou l'art de la fugue

Pascal Thomas, né le 2 avril 1944 à Paris, est d'abord journaliste. Il entre en 1965 à Paris Presse, puis au Nouveau Candide. Il écrit aussi pour Réalités, Elle, Marie-Claire, Lui. En 1968, il réalise une série de reportages dont l'un des premiers films sur les Black Panthers et leur cofondateur, Huey Newton, alors emprisonné.

Tandis qu'il peine à venir à bout d'un roman autobiographique, Claude Berri lui suggère d'écrire un scénario et de passer à la mise en scène. Cette rencontre va donner naissance à un court métrage, *LE POÈME DE L'ÉLÈVE MIKOVSKY*, prolongé par un premier long métrage, *LES ZOZOS*, produit par Albina du Boisrouvray, qui obtient un franc succès en 1972. Le terme « *zozo* », grâce au film, entre dans le langage courant. Pascal Thomas, qui s'est souvenu de ses années de lycée et de ses premières expériences amoureuses, a écrit *LES ZOZOS* avec Roland Duval, son ancien professeur de français. Avec *LES ZOZOS*, Pascal Thomas invente sans le savoir le « *teen movie* » à la française ou la « comédie de l'adolescence » qui fera de nombreux émules. Le cinéaste y pose les bases de son cinéma, qu'il présente de la manière suivante : « dépeindre les instants heureux, cocasses, inattendus, secrets, du début des amours et de prémisses du désamour, bref dépeindre les moments surprenants et bouleversants où se décident les vies... se déroulant dans une France moqueuse, départementale, et bien sûr, sentimentale. » Pascal Thomas retrouve une grande partie de l'équipe des *ZOZOS* pour tourner un an plus tard *PLEURE PAS LA BOUCHE PLEINE*,

nouvelle comédie provinciale sur les premiers émois sexuels et amoureux d'une adolescente. *PLEURE PAS LA BOUCHE PLEINE* affirme encore davantage le goût du cinéaste pour la trivialité, qui le sauve non seulement de la mièvrerie, mais débouche sur une forme de poésie burlesque. Parmi les premiers films de Pascal Thomas, *PLEURE PAS LA BOUCHE PLEINE* est peut-être le plus accompli. Comme dans *LES ZOZOS*, la nature est le théâtre magnifique et indifférent des passions des hommes. Il y a les mêmes coins pentus où l'on va s'ébattre, la même attention pour les variations météorologiques. L'insistance avec laquelle Pascal Thomas filme ses personnages dans le soleil, les orages et le vent rappelle l'atmosphère de *PARTIE DE CAMPAGNE* de Jean Renoir. À travers les caprices du temps, on raconte mieux la vie qui passe. Un an après *PLEURE PAS LA BOUCHE PLEINE*, *LE CHAUD LAPIN* est un nouveau succès qui offre à Bernard Ménez un espace de liberté dans lequel le jeu de l'acteur et son tempérament comique s'épanouissent pleinement. Il y interprète un séducteur égocentrique heureux. Pascal Thomas filme tous ses personnages avec allégresse. Le cinéaste s'intéresse aux différentes générations, comme dans ses films précédents et comme dans ceux qui suivront. Préfigurant *MERCREDI*, *FOLLE JOURNÉE*, les enfants du *CHAUD LAPIN* se montrent ici plus sages et plus efficaces que les adultes. Les deux films suivants, *LA SURPRISE DU CHEF* et *UN OURSIN DANS LA POCHE*, tentative originale de comédie musicale, ne rencontrent pas les faveurs de la critique et du public. Pourtant *LA SURPRISE DU CHEF* a depuis été réévalué par les amateurs du cinéaste.

Derrière une excentricité de façade, la mélancolie effleure. La structure épistolaire du film annonce celle de *CONFIDENCES POUR CONFIDENCES*, le chef-d'œuvre de son auteur. *CONFIDENCES POUR CONFIDENCES*, sorti en 1978, est le grand mélodrame de Pascal Thomas. Le film se démarque des précédents par une voix-off littéraire et par un point de vue féminin. C'est l'histoire d'une génération de femmes à travers l'histoire des trois sœurs, avec ses joies et ses drames. Pascal Thomas quitte le vaste territoire des maisons de campagne pour celui des petits appartements étroits de la banlieue parisienne. La musique du générique signée Vladimir Cosma impose une mélancolie persistante dont le film ne se départira plus. C'est aussi un film d'époque, puisqu'il commence dans les années 50 et se termine dans les années 60. Les films de Pascal Thomas ont souvent brossé le portrait d'une France qui n'existe plus. Dans *CONFIDENCES POUR CONFIDENCES*, le plein emploi permet de prendre son temps avant de trouver sa voie. *CELLES QU'ON N'A PAS EUES* (1981), écrit avec Jacques Lourcelles sur une idée de Roland Duval, se présente comme un film à sketches mettant en scène des hommes qui, lors d'un voyage en train, se racontent leurs déboires en amour.

LES MARIS, LES FEMMES, LES AMANTS, en 1989, est une nouvelle comédie intergénérationnelle dans laquelle plusieurs amis, pendant les vacances d'été sur l'île de Ré, s'occupent seuls de leurs enfants, alors que leurs épouses sont restées à Paris. Pascal Thomas y affine sa préférence pour les structures chorales, où chaque personnage a le temps d'exister. Après l'échec de *LA PAGAILLE*, Pascal Thomas s'absente des écrans de cinéma pour se consacrer aux voyages et à la bibliophilie, son autre passion. *LA DILETTANTE*, en 1999, est un retour en force. Le film offre son premier grand rôle à Catherine Frot, celui d'une femme pleine de fantaisie qui décide de rompre avec sa vie bourgeoise.

MERCREDI, FOLLE JOURNÉE !, réalisé en 2000, compte parmi les plus belles réussites de l'auteur des *ZOZOS* qui donne libre cours à sa fantaisie, à sa vitalité mais aussi à sa mélancolie durant cette journée bien remplie d'un père divorcé, joueur et inconséquent, et de sa fille dont il a la garde exceptionnelle, entourés de nombreux personnages, jeunes et vieux, riches et pauvres dont les joies, les peines et les problèmes se mêlent et se démêlent. Brillamment écrit avec ses multiples récits, ses études de caractère et ce ballet incessant des rencontres et de fuites, le film donne pourtant l'impression d'une grande liberté, comme si

la vie entrait par les fenêtres ouvertes du tournage. Presque tous les films de Pascal Thomas pourraient être sous-titrés « scènes de la vie de province » et celui-ci en particulier qui organise dans la ville de Nantes une ronde de personnages qui nous permettent de circuler au travers des différentes strates de la société françaises, des corps de métiers. *MERCREDI, FOLLE JOURNÉE !* parle des relations entre les générations, des liens familiaux pas faciles à assumer malgré l'amour que l'on porte aux siens, avec des enfants souvent plus sages, protecteurs et compréhensifs que leurs parents immatures ou inconséquents, à l'image du couple père fille formé par Vincent Lindon et Victoria Lafaurie, la propre fille du cinéaste. Pascal Thomas ose l'émotion la plus déchirante dans cette comédie drôle mais surtout douce-amère, à l'atmosphère surannée, adieux mélancoliques à une société et des modes de vie dont Pascal Thomas enregistre la disparition.

Pascal Thomas a été trop abusivement rangé depuis ses premiers succès dans les années 70 parmi les cinéastes du « nouveau réalisme », héritiers de Renoir et de Vigo, entre l'hédonisme humoristique de Jacques Rozier, la veine autobiographique de François Truffaut, le naturalisme cruel de Maurice Pialat, le romanesque sociologique de Claude Sautet. C'est oublier l'importance que les rêves occupent dans son œuvre, ouverte aux paysages des fantasmes et de l'imaginaire. C'est cette veine fantaisiste aux confins de l'onirisme et du roman gothique qu'il va développer dans ses films suivants. Pascal Thomas décide d'explorer, avec *MON PETIT DOIGT M'A DIT* (2005) des contrées cinématographiques à mille lieues de l'ancrage ethnologique de ses débuts, mais aussi loin des modes et des habitudes de l'époque. Déjà *LA DILETTANTE*, tout en proposant une étude subtile et ironique des différentes strates de la société française, adoptait le ton de la fable morale et de la fantaisie.

Dans *Mon petit doigt m'a dit*, Pascal Thomas s'empare d'un roman policier d'Agatha Christie, et parvient à rester fidèle à l'esprit de la célèbre romancière tout en évitant les pièges de l'adaptation empêtrée dans les conventions de la reconstitution historique. La campagne française remplace l'Ecosse. Impossible de précisément dater l'action, puisque la direction artistique, les costumes, à l'instar de *LA DILETTANTE*, renvoient à une époque presque intemporelle. Autant d'annotations discrètes qui installent un léger décalage entre le film et le monde réel, au cours d'une enquête riche en rebondissements et coups de théâtre.

L'originalité du film réside aussi dans l'importance qu'il accorde à l'ivresse des mots et aux différents niveaux de langage, qui offrent une riche palette de dialogues et de registres humoristiques. MON PETIT DOIGT M'A DIT est enfin - et surtout - le film sur le bonheur de vivre et de vieillir à deux, sur l'égoïsme enfantin des couples d'amants, à tous les âges de la vie. Ragaillardi par ce succès commercial, Pascal Thomas va signer deux suites à MON PETIT DOIGT M'A DIT (LE CRIME EST NOTRE AFFAIRE et ASSOCIÉS CONTRE LE CRIME), ainsi qu'une autre adaptation d'Agatha Christie (L'HEURE ZÉRO), sans délaisser le registre de la comédie sentimentale, parfois autobiographique (LE GRAND APPARTEMENT). On retrouve Pascal Thomas en pleine forme dans LE VOYAGE EN PYJAMA, divertissement ludique et léger dans lequel se manifeste « la souveraineté de l'insouciance, le triomphe de la vie qui va, l'allégresse parfois teintée d'un très léger soupçon de mélancolie ». Cinéaste cinéphile admirateur d'Yves Mirande et de Sacha Guitry, Pascal Thomas, l'air de rien comme toujours, mais libre comme jamais, s'inscrit dans une précieuse lignée du cinéma français, à la fois excentrique, savante, et résolument populaire.

Olivier Père



liste artistique

Victor	Alexandre Lafaurie
Antonella	Constance Labbé
Camille	Lolita Chammah
Anne	Barbara Schulz
Sofia	Anouchka Delon
Karine	Emmanuelle Bouaziz
Delphine	Marguerite Perrotte
Frédéric	Louis-Do de Lencquesaing
Florence	Irène Jacob
Victoria	Stella Trotonda
Sibylle	Claude Perron
Docteur Laporte	Philippe Lelièvre
Jules César	Pierre Ardit
La grand-mère d'Antonella	Anny Duperey

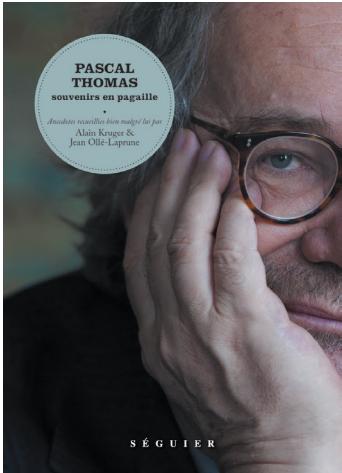
Elke	Stéphanie Crayencour
Vladimir Desrosiers	Hippolyte Girardot
Docteur K	Christian Vadim
Angela	Léa Rostain
Hermine	Maïra Schmitt
Contrôleur SNCF	Laurent Dassault
Majordome (Jean-Bernard)	Christophe Bouisse
L'infirmière (mère d'Hermine)	Raphaèle Bouchard
La surveillante générale	Elisa Alessandro
La bonne (Jacqueline)	L'éclatante Marine
Réceptionniste hôtel	Marie-Louise Folschette
Mère de Victor	Oriane Rebourg
Infirmier Clinique	Charles Dulon

liste technique

Réalisateur	Pascal Thomas
Producteur délégué	Éric Langlois
Co-productrice déléguée	Nathalie Lafaurie
Productrice exécutive	Corinne Langlois
Productrice exécutive	Adèle Langlois
Auteurs	Pascal Thomas & Nathalie Lafaurie
Compositeur	Reinhardt Wagner
1^{er} assistant réalisateur	Paul Roland-Lévy
Scripte	Bonnet Bidaud
Directrice de casting	Laurence Lustyk
Directeur de production	Thierry Cretagne
Régisseuse générale	Anne Touchard
Directeur de la photographie	Jean-Marc Fabre
Chef opérateur son	Frédéric de Ravignan
Costumière-habilleuse	Ariane Viallet
Chef maquilleuse / coiffeuse	Séverine Papin
Chef déco-accessoiriste	Hélène Dubreuil
Cheffe monteuse image	Diane Logan
Monteurs son	Frédéric de Ravignan & Yves Servagent
Mixeur	Florent Lavallée

SÉGUIER
ÉDITIONS

• éditeur de curiosités •



PASCAL THOMAS
souvenirs en pagaille

*Anecdotes recueillies bien malgré lui par
Alain Kruger & Jean Ollé-Laprune*

Format : 15 x 21 cm
336 pages – 21 €
18 janvier 2024

RÉSUMÉ

« **Dilettante, dans le dictionnaire, c'est quelqu'un de passionné, qui fait les choses pour son plaisir** », nous souffle **Pascal Thomas**, évocant l'héroïne de son film *La Dilettante*. Une définition qu'on dirait taillée sur mesure pour le metteur en scène qui partage depuis plus de cinquante ans son amour de la vie et du cinéma. Des *Zozos* (1972) au *Voyage en pyjama* (2024), en passant par *Confidences pour confidences* (1979), *Les Maris, les femmes, les amants* (1989) et *Mon petit doigt m'a dit* (2005), cet incorrigible hédoniste n'a cessé de proposer un cinéma limpide, humain et provincial, dont légèreté et anticonformisme sont les maîtres mots. Ces *Souvenirs en pagaille*, riches d'anecdotes, révèlent un réalisateur pas comme les autres, à la fois **populaire, frondeur et fantaisiste**.

L'AUTEUR

Né en 1944, **Pascal Thomas** a réalisé plus de vingt films. Pour ce livre, il s'est confié au journaliste et producteur Alain Kruger et à l'historien du cinéma Jean Ollé-Laprune.

ATTACHÉE DE PRESSE

• Valérie Borgère •
vborgere@litterature.editions.com
Tél : 01.42.22.82.93 / 06.27.06.46.97

COORDONNÉES

Éditions Séguier
contact@editions-seguier.fr
www.editions-seguier.fr